

Nouvelle École, Oswald Spengler

La revue annuelle que dirige Alain de Benoist vient de publier un numéro consacré en grande partie au philosophe allemand Oswald Spengler (1880-1936), un des représentants les plus éminents de la Révolution Conservatrice. L'ensemble proposé est d'une grande densité et il ne saurait être question ici d'en rendre compte d'une manière exhaustive, notre propos sera donc d'en présenter les principaux thèmes et de dégager ainsi les aspects essentiels d'une pensée particulièrement riche.

Jusqu'à cette livraison de *Nouvelle École*, l'œuvre de Spengler demeurait largement méconnue en France. C'est bien sûr la traduction du *Déclin de l'Occident*¹ en 1931-1933 qui l'a fait connaître, elle sera suivie en 1934 de celle de l'essai *Années décisives. L'Allemagne et le développement historique du monde*², puis il faudra attendre 1958 pour *L'homme et la technique*³, 1979 pour les *Écrits historiques et philosophiques*⁴ et 1986 pour *Prussianité et socialisme*⁵. Nombre de ses ouvrages, dont sa correspondance et ses écrits posthumes, n'ont à ce jour jamais été traduits.

Peu de livres lui ont été consacrés, hormis quelques thèses universitaires, dont celle, en 1980, de Gilbert Merlio *Oswald Spengler, témoin de son temps* ». Son nom apparaît seulement, que ce soit pour le contester ou pour l'approuver, dans des ouvrages d'historiens ou de sociologues. Henri-Irénée Marrou a vu ainsi en lui « un maître d'erreurs sombres », et Lucien Febvre a défini sa philosophie comme « opportuniste ». Moins hostile, Raymond Aron, dans son *Plaidoyer pour une Europe décadente* (1977), évoquera « une philosophie de l'histoire [...] qui dénonce les idoles modernes annonciatrices de la décadence », tandis que Julien Freund et Gilbert Durand lui emprunteront certains aspects de sa pensée politique.

¹ 1^{ère} édition en français, vol 1-2. : *Forme et réalité*, vol. 3-5 : *Perspectives de l'histoire universelle*, coll. « Bibliothèque des idées », Gallimard, 1931 et 1933. Depuis, l'ouvrage a connu dix rééditions, dont la dernière en 2002.

² Mercure de France, réédition coll. « L'Or du Rhin », 2, Copernic, 1980.

³ Coll « Les Essais », 89, Gallimard, réédité en 1969.

⁴ Coll « L'or du Rhin », 3, Copernic.

⁵ Actes Sud.

Hors de France, Spengler a certainement beaucoup influencé l'historien anglais Arnold J. Toynbee qui, dans sa conception de l'histoire universelle, accorde une place centrale aux « cultures » mais refuse l'idée qu'elles sont des « organismes vivants ». Il a également marqué le sociologue russe Pitrim Sorokin pour qui l'auteur du *Déclin de l'Occident* « s'est d'un seul coup placé au premier rang de la pensée sociologique du XX^e siècle ».

Plus récemment, l'américain Samuel Huntington, auteur du *Choc des civilisations*, essai dans lequel il distingue huit grandes aires civilisationnelles, a remis Spengler au goût du jour, bien qu'à ses yeux les cultures ne soient pas des organismes vivants et qu'il ne reprenne pas à son compte l'opposition entre culture et civilisation (*The clash of civilisations* a été traduit en allemand par *Der Kampf der Kulturen*).

Une chose est sûre, Spengler est essentiellement connu pour son « grand œuvre » *Le déclin de l'Occident* (sous-titré *Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*), dont le premier volume est paru en avril 1918 et le second en mai 1922⁶. Cette publication, peu avant la fin de la Première Guerre mondiale, fut un véritable événement, notamment en Allemagne où elle suscita, dans des articles et des livres, maints commentaires, favorables ou hostiles. Par exemple, si Walter Benjamin l'attaqua violemment, Georg Simmel le salua comme le créateur de « la philosophie de l'histoire la plus importante depuis Hegel ».

L'idée centrale du livre est que « l'humanité n'a aucun objectif, aucune idée, aucun plan », elle n'est qu'« un concept zoologique, ou bien alors un mot vide de sens ». Il n'existe donc pas d'« histoire de l'humanité » mais une « histoire mondiale [...] des grandes cultures » qui en constituent la « propre substance » et en constituent le « phénomène originaire ». De même, il n'y a pas une « histoire mondiale linéaire », mais une « multiplicité de cultures puissantes » qui correspondent aux grandes cultures historiques.

Après la culture primitive qui est apparue au début de l'ère glaciaire et s'est achevée il y a 10.000 ans, l'auteur distingue huit « grandes cultures » : celles de Sumer, de l'Égypte, de la Chine, de l'Inde, de l'Antiquité (Grèce et Rome), du Mexique, de l'Occident et du monde arabe. Dans la vie de ces cultures, il discerne trois grandes phases qui, comme cela se produit pour les plantes et les animaux, correspondent à la naissance, au développement, à la vieillesse, puis à

la mort. Chaque culture est un « être vivant », un organisme doté d'une « âme » spécifique, et chacune atteint son plus haut degré de développement lorsque cette âme leur donne, et devient elle-même, une « forme ». Quand l'âme « a réalisé la somme entière de ses possibilités », la culture meurt, et lorsque l'âme dépérit, la culture devient civilisation. Celle-ci est « le destin inéluctable de toute culture », c'est-à-dire le temps du déclin. C'est ce qui s'est produit au IV^e siècle pour le monde gréco-latin et au XIX^e siècle pour l'Occident, c'est ce qui correspond à la phase de « mécanisation du monde », selon la formule de Walter Rathenau. L'Occident va alors exporter sa civilisation, sous la forme de la « mission civilisatrice » des peuples européens, que Jules Ferry définit, le 28 juillet 1885 dans un discours à la Chambre des députés, comme « le devoir de civiliser les races inférieures ». De fait, Spengler ouvre sur l'histoire universelle une perspective organiciste et morphologique inspirée de Goethe. L'histoire doit être considérée de manière « physiognomique », c'est-à-dire en cernant la « physionomie » de leurs formes historiques, ce qui implique « la décision du sang, la connaissance des hommes étendue au passé et à l'avenir, le sens inné des personnes et des situations »... Comme l'écrit Alain de Benoist dans son introduction, « Spengler ne cherche pas à expliquer, mais à comprendre l'histoire », à en déchiffrer le « secret » qui est celui d'une « unité organique à structure périodique ».

Si l'on s'arrête un instant sur le titre de l'ouvrage qui a fait florès, on observe que le mot « déclin » (en allemand *Untergang*) a le sens de « crépuscule » mais aussi celui d'« accomplissement », et que le mot « Occident » (*Abendland*) signifie la terre du couchant. Toutefois Spengler aura beau dire que la notion d'*Untergang* renvoie à l'image d'un très beau soleil couchant, c'est l'idée de « déclin » que retiendront les commentateurs, et avec elle, le constat du pessimisme de l'auteur. Si celui-ci se veut avant tout « réaliste », il ne nie pas un certain pessimisme, mais demande qu'il ne soit pas confondu avec celui « des petites âmes fatiguées qui craignent la vie et ne supportent pas la réalité ». Pour mieux convaincre, il écrira dans *L'homme et la technique* : « Nous devons poursuivre avec vaillance, jusqu'au terme fatal, le chemin qui nous est tracé. [...] Notre devoir est de tenir [...] à l'exemple de ce soldat romain [...] qui, durant l'éruption du Vésuve, mourut à son poste parce qu'on avait omis de venir le relever. Voilà qui est noble, voilà qui est grand ».

L'intuition fondamentale de Spengler fut celle de la non-continuité de l'Histoire et de l'irréductibilité des cultures (idée que l'on retrouvera plus tard chez Claude Lévi-Strauss). Mais son apport sans doute le plus fructueux est sa critique de la conception linéaire de l'histoire, autrement dit de son « sens », selon les deux acceptions de ce terme. C'est une critique de l'idée de progrès, de la vision classique du déroulement de l'histoire, mais aussi de l'universalisme et de l'ethnocentrisme. L'ensemble des cultures, notamment celles d'Asie et d'Orient, ne doit pas être considéré à la seule aune de l'Occident.

Un des articles les plus intéressants de ce numéro de *Nouvelle École* est celui qu'Alain de Benoist consacre aux rapports entre « Oswald Spengler et le III^e Reich ». Il rappelle que, selon Armin Mohler, auteur du maître-ouvrage *La Révolution conservatrice en Allemagne, 1918-1932*⁷, Spengler est un des plus importants penseurs de ce mouvement d'idées, mais qu'« il en excède toutes les catégories », ne se laissant enfermer dans aucun de ses grands courants. A l'intérieur de cette mouvance, on lui reconnaît le mérite, note De Benoist, d'avoir « rompu, par sa morphologie historique, avec la conception monolinéaire et "progressiste" de l'histoire, introduisant dans le devenir de l'humanité une discontinuité radicale ». Spengler a considéré la naissance de la République de Weimar comme l'« événement le plus dépourvu de sens de l'histoire allemande », ce qui le rapproche des nationaux-socialistes. En 1932, il déclare que c'est à partir de *Prussianité et socialisme*, publié entre les deux volumes du *Déclin de l'Occident*, que « le mouvement national a pris son aspiration ». En son sein, il est très apprécié, notamment par les jeunes et les nationaux-révolutionnaires, en revanche, les tenants du courant « *völkisch* » le considèrent comme « suspect ».

Parmi les personnalités majeures de la *Konservative Revolution*, le jeune Thomas Mann est un de ceux que Spengler a le plus impressionné et le plus influencé. L'auteur des *Buddenbrook* reprendra notamment à son compte dans ses *Considérations d'un apolitique*, l'antithèse culture-civilisation. En 1919, il écrit dans son journal que *Le Déclin* est « le livre le plus important » et considère que son auteur est un « conservateur pessimiste ». Toutefois, il prendra ses distances avec lui, après la parution du second volume du *Déclin* et son ralliement à la République. Lors de son célèbre discours du 15 octobre 1922 (« *Von deutscher Republik* ») prononcé à l'occasion du 60^e anniversaire de

⁷ Pardès, 1993.

Gerhard Hauptmann, il affirme que « l'humanité n'est pas un mot vide de sens, car l'art et la science sont autre chose que ce qu'en sait Spengler ». Dès lors, il ne le considèrera plus que comme un « adversaire de l'avenir », un « défaitiste de l'humanité » et jugera que son œuvre majeure n'est qu'un « roman intellectuel ». Ce qui ne l'empêchera pas, interrogé en 1929 sur les dix livres qui l'ont le plus marqué, de placer en tête *Le Déclin*.

Ernst Jünger n'exprimera jamais de telles réticences, puisqu'il rappellera en 1995 que la lecture du *Déclin* l'a « fasciné » et que son auteur « a exercé une influence significative sur [son] évolution spirituelle ». Ce que confirmera en 1996 Gilbert Merlio pour qui « Spengler a été et est toujours pour Jünger un maître à penser, un compagnon de route intellectuel [...]. Jünger n'a cessé de le citer, de s'y référer, approuvant ou critiquant ».

Avec Arthur Moeller van den Bruck, sans doute la figure marquante de la Révolution Conservatrice, Spengler eut un interlocuteur direct dans le cadre du club jeune-conservateur (*Juni-Klub*) de Berlin où ils eurent souvent l'occasion d'échanger leurs points de vue. L'un comme l'autre défendent l'antithèse culture-civilisation, refusent le « biologisme » à courte vue, se prononcent en faveur d'un « socialisme allemand » et disent leur admiration pour le « prussianisme » (*Preussentum*). Ils affirment que la notion de race n'a aucune valeur politique et ne permet pas de comprendre les événements historiques, ils estiment que la politique extérieure est plus importante que la politique intérieure. En revanche, ils diffèrent sur leur conception de l'histoire universelle et sur la notion de morphologie des cultures. Van den Bruck ne croit pas au déclin et à la mort des cultures. Pour lui, Spengler est un « sceptique » et un « rationaliste », il lui reproche d'avoir trop souvent recours à la notion de « destin », ne partage pas sa vision d'un Occident « unitaire », ne pense pas que l'Allemagne appartienne à cet Occident, considérant qu'elle est une puissance de la *MittelEuropa* qui doit se tourner vers la Russie. Mais leurs principales divergences portent sur le déclin des cultures, notion à laquelle il préfère celle de « rotation »⁸, ainsi que sur le concept d'« irréversibilité » qui pour lui n'est qu'une « réversibilité différente ». Carl Schmitt, pour sa part, dans son essai *Terre et Mer*, publié en 1942, complète et précise la réflexion de Spengler sur l'essor du capitalisme moderne,

⁸ Il est plus proche en cela du philosophe italien, Giambattista Vico (1668-1744) dont la théorie cyclique de l'histoire (« *corsi e ricorsi* ») postule que les sociétés humaines évoluent selon différentes phases qui les conduisent de la barbarie à la civilisation, puis les ramènent à la barbarie.

telle qu'on peut la lire dans *Le Déclin*. Spengler y présente la lutte de l'esprit libéral, incarné par l'Angleterre, contre l'esprit prussien représenté par l'Allemagne. Pour Schmitt, c'est le conflit de la Terre contre la Mer, en d'autres termes celui du socialisme germanique, organique et enraciné dans le sol national, contre le capitalisme anglo-saxon, progressiste, marchand et thalassocratique.

Par ailleurs, Schmitt, comme Spengler, croit à l'influence des facteurs géographiques (insularité, ouverture sur les océans) et symboliques (les flux financiers du capitalisme, la « liquidité »⁹) sur le devenir du monde moderne au sein duquel l'économie est désormais première.

Cependant, pour Emmanuel Mattiato, un des contributeurs de cette livraison de *Nouvelle École*, il n'y a pas chez Spengler ni chez Schmitt de déterminisme géographique. Il estime qu'il faut les « réhabiliter en tant que penseurs de la primauté de l'histoire vue comme une onde de choc entre les différentes cultures » (« les révolutions de l'espace » en termes schmittiens). Néanmoins, la confrontation entre la Terre et la Mer n'est pas seulement analysée en termes de géopolitique, mais aussi selon une grille d'analyse culturelle et religieuse, à savoir l'affrontement entre catholicisme et protestantisme; les deux conflits relevant de la distinction « ami-ennemi ».

Outre l'examen de l'influence que Spengler put avoir sur quelques-unes des figures majeures de la Révolution Conservatrice, De Benoist analyse également son attitude à l'égard du national-socialisme. Vivant à Munich dès 1911, le futur auteur des *Années décisives* put en observer la naissance et le développement, et lui témoigna tout au long de sa vie une hostilité radicale.

Au lendemain du putsch de 1923, il écrit à la sœur de Nietzsche que les dirigeants nazis sont des « arrivistes » et des « nigauds », il dénonce leur antisémitisme, leur utopisme, l'infantilisme de leurs idées économiques. Pour lui, Hitler est un « héros d'opéra » et il s'efforcera en vain d'empêcher le putsch de Munich. Le principal reproche qu'il fait aux nationaux-socialistes c'est de véhiculer une idéologie raciste. A ses yeux, la « théorie raciale » est un simple matérialisme anti-historique et anti-politique, et ceux qui la propagent ne sont que des « exclus de la culture ». Il écrit que « l'important n'est pas la race pure, mais la race forte qu'un peuple possède en lui ». « En fin de compte, écrit De Benoist, pour Spengler la "race" est un phénomène purement spirituel. [...] Elle

⁹ Cf. l'œuvre du sociologue Zygmunt Bauman et son concept de « société liquide ».

est une âme qui se réalise dans l'histoire, un style, une façon d'être, une attitude devant la vie. Il n'y a pas de races supérieures ou inférieures, il n'y a que des éléments supérieurs et inférieurs dans toutes les races ». Cette position lui vaudra, au nom de la « pensée raciale », l'hostilité de Houston Stewart Chamberlain, l'auteur de *La genèse du XIX^e siècle*, tout comme celle d'Alfred Rosenberg et son *Mythe du XX^e siècle*, pour qui Spengler « n'est pas un "maître" [...] mais relève du passé, d'un passé sans volonté ».

Pour l'auteur du *Déclin*, le national-socialisme n'est qu'un « impérialisme de la masse », et Hitler, souligne De Benoist, « au lieu de guider les masses se laisse guider par elles, il n'est donc pas un homme d'État-né, mais seulement un agitateur-né ». Si Spengler considère le chef du NSDAP comme un « imbécile », il pense encore en 1932 qu'il faut « soutenir le mouvement ».

Au moment (août 1933) de publier son nouveau livre *Années décisives*, primitivement intitulé *L'Allemagne en danger*, il rappelle que nul plus que lui « ne pouvait souhaiter la révolution nationale de cette année » mais que « cela n'a rien changé aux grandes questions de l'époque » et que l'Allemagne est toujours « en danger ». Ce constat est interprété, de tous côtés, comme une critique du national-socialisme triomphant et sera présenté comme le « seul manifeste de la résistance intérieure conservatrice paru sous le III^e Reich ». De fait, l'ouvrage connaîtra un énorme succès (160 000 exemplaires vendus en 1934). Il en adressera pourtant un exemplaire à Hitler, sollicitant en vain son avis. Intellectuels et médias nationaux-socialistes l'attaqueront vivement et demanderont que toute discussion, puis toute mention de son livre soient interdites. Si son œuvre n'est pas formellement prohibée, elle sera passée sous silence et fera l'objet de nombreuses attaques. Il est désormais considéré comme un « réactionnaire libéral », ou comme un auteur dont les idées sont en complète opposition avec celles du national-socialisme. *Années décisives* est jugé comme un livre « pernicieux » et « corrupteur », et surtout comme « le premier assaut idéologique de grande envergure contre la conception national-socialiste du monde ». On lui reproche même de croire qu'il existe une race blanche alors qu'il n'y a « qu'une race nordique ». Il est enfin décrit comme un « mage du déclin », un « romantique décadent », un « cerveau poussiéreux »... Hitler ira jusqu'à présenter le national-socialisme comme une réponse au *Déclin de l'Occident*, une « résurrection des peuples d'Occident ».

Au fil du temps, l'hostilité de Spengler au national-socialisme ne cessera de croître : il le qualifiera de « dernier triomphe du rationalisme, de l'idéologie libérale-démocratique-socialiste, de l'idéologie du troupeau, de l'égalité par la terreur, bref de tous les idéaux des siècles passés ».

En 1936, il prévoit que dans dix ans le « Reich allemand n'existera probablement plus » et meurt quelques mois plus tard dans l'indifférence générale. Deux ans auparavant, il avait déclaré : « Ce que j'ai écrit doit produire ses effets lentement. Mon œuvre ne sera jamais populaire. Elle est écrite pour quelques-uns, et elle ne portera ses fruits que parmi quelques-uns ».

Considérant l'importance de cette œuvre, formons le vœu que la remarquable somme d'informations et de réflexions que *Nouvelle École* met à la disposition du lecteur porte ses fruits le plus largement possible, et que la philosophie de l'histoire spenglérianne en « aidant à mieux comprendre le passé, éclaire aussi notre présent » (Alain de Benoist).

Didier Marc

21/03/2011

Nouvelle École, numéro 59-60, années 2010-2011/29 €.

242, boulevard Voltaire, 75011, Paris.

Pour commander :

<http://www.revue-elements.com/nouvelle-ecole-Oswald-Spengler.html>

Correspondance Polémia – 19/04/2011